

Avant le christianisme

Autor(en): **Martin, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 92

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite et fin).

Païens en effet, comme les païens nous appellerions à cette heure encore, la miséricorde un vice, la pauvreté un crime, la compassion une faiblesse. Non content de semer ces nobles et généreux sentiments dans les âmes, et d'y jeter les semences célestes de toutes les vertus, le christianisme fait plus encore : il inaugure et établit dans le monde l'empire de la charité. Et c'est l'Eglise qui de sa naissance à nos jours est et demeure la gardienne et la dépositaire dans le monde de cette charité. Aussi bien n'a-t-elle jamais failli à son auguste mission. A tous les âges, en tous les pays, les pauvres, les petits, les humbles, les faibles, les délaissés ont été constamment les préférés de son cœur. Constamment ils ont reçu la meilleure part de ses sollicitudes maternelles. Sous son active impulsion, se fondent et se multiplient de toutes parts les œuvres charitables. Besoin est encore ici de créer des noms nouveaux qui expriment ces choses nouvelles, ces institutions jusqu'alors inconnues. La multitude de ces noms consignés en lettres d'or dans les annales de l'Eglise, *xenodochium*, hospice pour les étrangers ; *nosocomium*, asile pour les malades ; *gerontocomium*, pour les vieillards ; *orphantrophium*, pour les orphelins ; *brephotrophium*, crèche pour les petits enfants, etc. etc., atteste hautement irrécusablement, que dès l'origine, toute la variété des misères humaines était atteinte et soulagée par la charité catholique. Pas un siècle de sa lon-

gue histoire déjà, où soit demeuré un besoin, une faiblesse, une souffrance, une infirmité, une douleur qui par les mains miraculeuses, multiples, infinies en quelque sorte de la charité, qui n'ait reçu aide, assistance, soulagement, réconfort, consolation. Etrangers et voyageurs, veuves et orphelins, indigents et malades, enfants et vieillards, captifs, blessés, agonisants, seront l'objet d'autant d'œuvres spéciales de son auguste ministère de miséricorde. Il n'y aura point dans l'Eglise de services plus glorieux, entourés de plus d'honneur, et la charité sera à jamais l'éclatante couronne de son front immortel. C'est du reste devant le charme irrésistible de sa miséricorde évangélique que tomberont en Europe les dernières résistances du paganisme. Par ses longs et patients efforts, l'Eglise adoucit, pacifie, polit et civilise les nations que le sang barbare et païen qui bouillonnait encore dans leurs veines, rendait si dures, si impitoyables, si intraitables. Fidèle à la haute mission qu'elle a reçue et que ne trahira nul découragement, elle éclairera sans cesse les peuples par la foi, les élèvera par l'espérance, les attendrira par la charité. L'infinie diversité de pays, de mœurs, de langage, ne pourra faire obstacle à son zèle pour les unir entr'eux dans la communauté d'un même croyance, d'un même code de préceptes, des mêmes sublimes espérances, des mêmes biens supérieurs de l'âme. Par la vertu éducatrice de ses enseignements, peu à peu elle leur fera un esprit nouveau, un nouveau cœur. Avec la pureté des mœurs qu'elle y infuse, elle imprègne la législation de douceur, elle pénètre le droit des gens d'équité, et d'humanité le droit politique. A la faveur des magnanimes principes que proclame partout l'E-

glise, de charité, d'égalité, de fraternité chrétiennes, les peuples se rapprochent, s'unissent pour fonder sous sa suprématie tutélaire, la grande famille catholique d'où sortiront avec le plus pur et le meilleur de leur gloire, nos sociétés modernes.

Ce sont ces principes féconds, tout puissants, irrésistibles, qui une fois jetés dans le monde par l'Evangile, en déterminant et en promouvant le véritable progrès de l'humanité et la vraie civilisation, ont décidé du sort de l'Europe et du monde entier. Dans ce monde jusqu'alors déchiré sans cesse par des factions de classe, naitra sous cette bénigne influence cette apparition nouvelle : le citoyen chrétien. Il sera attaché à sa patrie, jaloux de sa prospérité et de ses succès, prêt à mourir pour elle. En même temps, membre de la grande et généreuse famille chrétienne, il sera juste, équitable, bienveillant, bon envers tous les hommes. En sauvant le monde par la charité et toutes les vertus qui venaient simultanément le purifier, l'embellir et l'embaumer, l'Eglise le sauvait encore de la nuit intellectuelle où l'eût plongé la disparition des chefs d'œuvre de l'esprit humain. On n'ignore point en effet que seule elle sut opposer une digue efficace au torrent des invasions barbares qui menaçaient de tout submerger, de tout engloutir dans leurs flots dévastateurs. On sait également, qu'elle seule recueillit du sein de ce naufrage de destruction comme de brillantes épaves, lettres, arts, sciences, antiquités, histoire, toutes choses qui n'ont cessé de compter parmi les bijoux de la couronne de la civilisation chrétienne. Et maintenant ce christianisme qui s'identifie avec la véritable civilisation, comme du moins la conséquence avec son principe,

Feuilleton du Pays du Dimanche 13

L'anneau d'argent

Tout naturellement, Riolleau avait un peu de curiosité au sujet de la nièce à la mère Fauchard, aussi prit-il un détour sans grande malice pour la satisfaire.

Il vint tout doucement s'accouder sur le propre dos de la pacifique Rousse et, de cette façon, il obligeait Victorine, pour lui répondre, à lever vers lui son visage et ses beaux yeux que ceux du jeune paysan ne quittèrent plus. C'était ce qu'il voulait, tout justement.

— Elle en a, du lait, la Rousse, dit-il pour entrer en matière indirectement.

— Beaucoup et du bon.

— C'est comme notre Bureau de. Car, tu sais, nous demeurons pas loin d'ici ; moi, je suis Pierre Riolleau, le gars à la mère Guite, de Mignalou.

— Elle n'a que toi de fils ? dit la marquise, que cette tentative de conversation divertissait.

— Excuse. Nous étions cinq frères, tous mes aînés ; trois sont morts à l'armée du général de Lescurie, un brave ! qui nous rendra le roi et les prêtres.

Elle se pencha vivement, gardant un moment la tête inclinée, troublée soudain au nom de l'être si cher dont cet éloge inattendu faisait monter des larmes sous ses paupières.

Mais, Pierre était si loin de rien soupçonner !

— Ils sont morts tous trois, oui. Dieu ait leurs âmes ! dit-il, se signant. Mon autre frère est allé avec les Bleus ; il n'est pas revenu. Est-il mort aussi ? Nous ne savons point. La mère prie pour lui, comme pour les autres ; moi, je ne peux pas, car il est allé avec les ennemis de la religion.

— Alors, toi, comment n'es-tu pas soldat aussi ?

— Je voulais bien ; mais la vieille mère m'en a empêché ; et, de fait, qui lui aurait cultivé son petit champ, soigné ses bêtes, gagné son

pain ? Elle est bien vieille, surtout pour le charin de songer que mes frères sont tous en terre, et peut être pas en terre chrétienne.

L'émotion que trahissait sa voix toucha la jeune femme.

— Tu as bien agi en restant avec elle, Pierre ; il faut connaître ses devoirs et les suivre. Dieu bénit un bon fils.

— Tu parles bien, Victorine, et d'une voix qui est douce à entendre. C'est la vérité que tu dis. Et toi ? ajouta-t-il après une pause, tu n'as plus de parents ?

— Je n'ai plus que les Fauchard !

— Ce n'est pas un soutien bien fort pour une jeune fille aussi jeune, ils sont vieux, eux aussi. Et... où restais-tu avant de venir à Sainte-Pexine ?

— A Cholet, chez les religieuses, qui m'ont élevée.

Riolleau parut très content de cette réponse.

— Ça se voit que tu as été élevée dans un couvent !

— A quoi ? dit la marquise un peu inquiète.